

## La suite du Débat

Quand on se réunit de cette façon, avec les enfants.... je ne peux pas m'empêcher de rester dans mon cadre formaté, en cas d'accident...

### Laurent OTT

Il faut avoir une assurance, c'est clair. Notre association est assurée, la MAIF fait ça très bien. Par contre, nous ne déplaçons pas les enfants. Et surtout quand nous arrivons dans un quartier, nous nous faisons connaître. Nous allons voir tous les parents des enfants que nous pouvons rencontrer, nous leur disons qui nous sommes, ce que nous faisons, ce qu'ils peuvent attendre de nous et ce qu'ils ne peuvent pas attendre de nous. Nous travaillons avec des enfants qui sont déjà dehors. Nous leur apportons un surcroît de sécurité.

### Etudiante à l'IREIS

C'est un sujet qui nous intéresse énormément, mais on est coincé dans des tiraillements extrêmes en tant que travailleurs sociaux. Entre ce qu'on essaye de défendre, une certaine humanité, une certaine dignité... et toutes les valeurs de la société actuelle qui fait qu'on est coincé. J'aime beaucoup cette notion d'engagement citoyen, mais à un moment donné j'ai une frustration extrême parce que j'ai l'impression que l'ascenseur social il est bloqué, et que tout est verrouillé au niveau politique. Je me pose la question s'il ne faut pas que politiquement on se réapproprie une parole et que ça aille plus loin.

### Jean Intervenant Alpha

En fait, ça vient pas d'en haut, ça vient d'en bas. Là où on est on regarde ce qui peut être fait et on le fait tout simplement. On n'est pas obligé de demander la permission à quelqu'un. Il y a la question du risque. On est dans une société où on ne prend plus de risque. Ça me fait penser à une anecdote où j'étais instituteur autrefois. C'était juste après la guerre d'Algérie. Il y avait partout des mines anti personnelles. Je savais comment on désamorce une mine. Les enfants se faisaient casser des bras des jambes, parce qu'ils allaient sauter sur les mines. J'ai amené un enfant pour lui montrer comment on dévisse le bouchon et la mine devient complètement inoffensive.

### Etudiante IREIS

On traite aussi de la désobéissance civique. En tant que stagiaire, on est parfois confronté à des choses qui nous soulèvent le cœur, qui nous dérangent, et en même temps on est coincé par tout un tas de peur, la peur de perdre son année... la peur de perdre son travail, le fait de démissionner. Est-ce que je serais capable de dire, je lâche parce que je m'y retrouve plus ?

### Laurent OTT

Peut être qu'il ne faut pas le faire, il ne faut pas s'exposer à des risques qu'on ne peut pas tenir. J'ai démissionné parce que j'ai un autre boulot, je suis formateur en travail social. Freinet disait : «ne lâchez jamais des bras quand vous ne touchez pas des pieds». Quand on parle de la prise de risque on ne parle pas du danger.

Pourquoi nous prenons des risques dans nos pratiques ? Parce que nous pensons que c'est la véritable sécurité. Ce qu'on nous impose dans nos institutions, c'est de la fausse sécurité, c'est des parapluies. Je signale, je me mets hors de danger, mais je mets l'autre en danger. Alors que nous ce que nous essayons de faire c'est au contraire de partager le risque pour éviter le danger.

Avec les enfants nous sommes en sécurité quand nous nous occupons d'eux, il n'y a pas d'incident, parce que nous y veillons grandement. Nous voudrions instaurer des espaces de totale sécurité dans lesquels les gens puissent oser être eux-mêmes.

Pour répondre aussi à ta question sur la politique, je n'ai pas envie de convertir des gens dont je n'attends plus rien. Nous savons que nous sommes tout en bas à gauche. Nous ne sommes pas grand chose, mais un petit truc de rien du tout ça peut faire beaucoup d'effet.

### **Josiane Atelier des enfants**

Par rapport à ce que vous dites... A un moment donné on est interpellé par une réalité. Comme l'évoquait Adeline, à Beaubrun les enfants sont venus, ce sont eux qui nous ont dit : on a besoin de ça... On a juste répondu à cette demande. Après, ce que je trouve intéressant c'est quand on vit concrètement une réalité il suffit d'en parler...

A un moment donné, on s'est retrouvé dans le cadre du CUCS, à pouvoir parler entre partenaires. Nous avons l'appréhension d'être perçu comme des ennemis. On ne venait pas en donneurs de leçons, on venait juste raconter ce qu'on avait mis en route et ce qu'on a senti de ce que ça permet, de ce que ça rend possible. Ce que j'ai trouvé intéressant dans cette rencontre c'est qu'ensemble on a pu dire, on a des valeurs communes, chacun à son bout essaye de les construire différemment, avec des contraintes...

On a souvent la trouille de construire quelque chose d'atypique, qui sort du cadre, mais c'est étonnant de voir à quel point ça agit en profondeur. On voit par exemple des mômes se transformer. De pouvoir raconter ça, on ne fait pas la leçon, on dit seulement ce qu'on sent de juste dans notre démarche.

Par exemple la façon dont on prend les choses... On ne perd pas une occasion de renvoyer aux enfants et aux adultes ce qui nous paraît chouette, les bons moments vécus ensemble, une attitude positive face à l'autre... On sent que les gamins ça les porte ce regard positif qui dit "on est content de vivre ça ensemble", les enfants sont très vite réactifs à ça, ça les encourage, et c'est exponentiel. Face aux partenaires qui ne sont pas forcément à l'aise, qui peuvent se sentir mis en question, ils peuvent simplement entendre que quand on est dans cette démarche là ça produit des choses positives.

### **Animatrice socio culturelle :**

Par rapport aux centres sociaux, ils sont dans un tournant... Quand on ose faire ça... Moi je vois souvent des réactions de désaveu, de non reconnaissance de la qualité professionnelle. Les centres sociaux sont dans ce tournant là, soit ils meurent une bonne fois pour toute, soit ils retrouvent des innovations sociales.

Ce n'est pas tout inventer, ils l'ont fait dès le début de leur histoire, soit ils continuent dans la prestation de service.

La réalité des centres sociaux ce sont des conseils d'administration composés d'habitants et des bénévoles, qui se retrouvent toujours face à une question très concrète pour eux, la question du licenciement. Ils sont toujours sous tendus à cette responsabilité d'employeurs, ils se retrouvent à gérer des équipes de professionnels.

Ca me parle bien ce qu'on se dit ce soir, et je me dis que ça ne peut se faire qu'en dehors des institutions. Ca veut dire trouver les espaces d'expérimentations, peut être les créer, peut être en rejoindre. Ca engage concrètement le professionnel, pas sur les mêmes rémunérations, pas sur les mêmes horaires de travail, pas sur le même cadre de vie. Ca n'implique pas seulement une action de bénévoles, une association des personnes qui ont un but commun, ça engage le professionnel en tant que personne, dans sa singularité, dans son histoire, dans son parcours.

### **Enseignante IREIS**

Je ne suis pas d'accord avec vous quand vous déniez les zones d'incertitudes des institutions, il reste toujours des zones d'incertitudes dans lesquelles on peut se glisser. C'est une question de volonté, de prise de risque qui en général s'avère plutôt positif. Les institutions, c'est jamais que des hommes, ils ont leurs failles, même ceux qui les dirigent ils ont des questionnements. Quand il y a des opportunités à reprendre des initiatives, ils savent les reprendre à leur compte, parce que ce sont des initiatives justes. Il y a des centres sociaux qui proposent des prestations de services pour pouvoir faire d'autres choses à côté.

### **Animatrice socio culturelle**

Ca a été le discours pendant longtemps des centres sociaux et c'est ce qui a été caution, et c'est ce qui les a aussi conduit à leur perte de sens dans leurs interventions sociales et leur action communautaire. Ils avaient cette force là du départ d'intervenir sur un territoire et d'être l'action collective. C'était bien plus que la participation des habitants, c'était reconnaître chacun comme étant auteur, producteur et acteur.

Aujourd'hui la ville de St Etienne est très claire concernant l'aide aux devoirs par exemple : on ne finance plus 16h30, 17h30, c'est les marchés publics.

### **Sébastien rencontres en assemblée**

Ce qui est dit à propos des centres sociaux, c'est un malaise qu'on ressent tous. Je voudrais revenir sur ce qui a été dit par rapport à la question d'être stagiaire, selon la place qu'on occupe, comment faire ? C'est peut être anecdotique mais être là ce soir ça a été pour nous une prise de risque. Nous sommes les seules personnes qui n'avons pas cité l'établissement dans lequel nous travaillons. C'est un choix parce qu'on n'est pas là pour représenter notre association.

On est dans un système où il y a toujours quelqu'un au dessus. Il nous avait été demandé de fournir l'écrit de ce que nous allions présenter au cours de cette soirée. Ce sont des initiatives personnelles, il était hors de question que l'on transmette le moindre écrit pour se justifier, par contre on les a invité à être présents ce soir. Depuis notre refus il s'opère une remise en question de ce qu'on a mis en œuvre.

### **Aline rencontres en assemblée**

Ce qui gêne c'est que dans cette pédagogie active on donne une parole à celui qui est tout en bas. Le résident vient cogner son avis avec celui des professionnels, des directeurs, des administrateurs. Le fait que l'usager prenne un pouvoir, puisse décider pour lui, pour sa communauté de vie, ça commence à gêner. On a assisté à une remise en question.

### **Laurent OTT**

Ce que tu viens de dire est tout à fait typique de ce qu'on voit en pédagogie sociale. On nous reproche de faire voir des choses que personne ne voudrait voir. Quand on fait un atelier de rue vont venir des personnes qui auparavant n'étaient nulle part. Le fait que ces personnes n'étaient nulle part auparavant ne dérangeait personne. Le fait que ces personnes se réunissent et parlent ensemble, ça va commencer à déranger du monde. A partir de ce moment là, il va y avoir une forme d'acharnement contre ce type de travail, parfois de la malveillance franche qui peut venir de certains professionnels, d'institutions, de centres sociaux.

On reprochera toujours aux travailleurs sociaux qui sont proches des publics, d'être des témoins gênants.

### **Pascale assemblée de service**

Il y a encore des lieux où il est possible d'essayer des choses. Dans nos grosses institutions c'est difficile. On a intérêt à le faire en groupe, à être plusieurs à être motivés. Pendant deux ans j'ai essayé la politique et j'ai arrêté. On est confronté à des gens qui sont très loin de ce qu'on vit, ils ont du mal à comprendre ce qu'on raconte.

### **Assistante sociale de secteur**

Je voudrais réaffirmer la place des travailleurs sociaux dans tout ce qui est train de s'exprimer. Je ne voudrais pas qu'on oppose une société civile et des administrations. J'ai choisi de faire ce métier, je pense continuer à le faire avec engagement, en me posant la question de savoir comment faire pour inclure des gens qui sont exclus, et je pense que ça fait complètement partie de notre rôle. Je n'ai pas envie de laisser ça à d'autres, je ne veux pas non plus être opposée. Je ne voudrais pas que tous ces élèves qui ont fait le choix de devenir des travailleurs sociaux... Je pense que nous continuons à avoir notre place dans tout ça. Notre place comme partenaires avec d'autres, en étant le plus proche

possible du terrain. Je pense que dans nos pratiques quotidiennes ce sont des choses que l'on peut expérimenter, sur des petites choses, en décalant un peu les choses, en se disant quand on reçoit Mr Untel, on peut être le mettre en relation avec Mme Untel pour voir les choses peut être un peu différemment. Etre aussi là pour donner du sens au travail qu'on mène... On est complètement inclus dans ce qui est en train de se passer, on a complètement notre place.

### **Laurent OTT**

Le travail social est quelque chose auquel je tiens énormément, je suis formateur de travailleurs sociaux, j'ai donc une grande estime. Par contre, il y a de vraies questions. Est-ce que les professions canoniques du social ont toujours leur sens, ou est ce que ce qui a du sens, c'est le social lui-même ? Nous avons là une vraie ligne de partage. Moi j'ai tendance à penser que c'est le social qui a du sens, pas forcément les professions canoniques. Il ne faut pas oublier les professions non canoniques et qui ont fait sur le terrain un travail remarquable. Dans notre association nous avons travaillé avec des jeunes qui avaient un BEP sanitaire et social. Ils avaient souvent plus de professionnalité que les assistantes sociales de secteur, et beaucoup plus de présence, et beaucoup plus de conscience.

### **Etudiante IREIS**

Je pense que c'est beaucoup lié au positionnement de chacun et à l'engagement. On m'a souvent dit vous n'êtes pas des militants. On a une parole politique à tenir parce qu'on est les premiers à voir ce qui se passe.

### **Animatrice socio culturelle**

Concernant les structures type centres sociaux, qui existent et qui fonctionnent dans un cadre institutionnel, tenues par des administrations qui sont loin du terrain, par des élus qui pensent plus en terme électoraliste et pas forcément à résoudre les problèmes de terrain... Est-ce qu'il y a moyen de rapprocher le travail bénévole, inconditionnel, avec ce secteur, au lieu de les opposer ?

### **Laurent OTT**

L'opposition elle n'est pas totale. Nos collègues ici travaillent au sein d'une institution. Nous avons tous un espace de liberté à découvrir autour de nous. Il peut exister des institutions qui peuvent s'ouvrir. J'ai tendance à penser que les messages les plus clairs sont ceux qui viennent du bas, à l'exemple des travailleurs sociaux de Toulouse qui ont ouverts un squat, et qui ont lancé un message très clair : «pour faire notre travail, nous sortons de la légalité.» D'autres qui créent des centres sociaux alternatifs, qui vont occuper des bâtisses pour en faire des centres sociaux ouverts et inconditionnels.

A Paris, j'accompagne une opération qui est commandité par la Mairie de Paris pour faire des ateliers de rue. Malgré la prolifération de structures il y a une prise de conscience d'un certain nombre d'enfants et de familles qui échappent encore à la possibilité d'accéder à des relations éducatives. L'atelier de rue est apparu à un moment donné comme un moyen et ça vient du haut.

### **Etudiante IREIS**

Par rapport à l'intervention de l'assistante sociale, si je parle comme ça, c'est par rapport à l'expérience avec les familles. Cet état de tension entre le sens qu'on cherche à mettre dans son métier et certaines personnes qui s'en foutent royalement et se comportent comme des techniciens de l'intervention, et du coup se désengagent totalement, ça peut conduire à de véritables drames familiaux et des souffrances psychiques énormes, et ça on n'en parle pas souvent. A un moment le collectif c'est plus important, il faut se soutenir, aller plus loin.

### **Animatrice socio culturelle**

Une question commune à toutes ces expériences, comment ça fait contagion ? Ce qui fait souvent barrage aux innovations c'est l'institution elle-même et c'est souvent l'extérieur qui la reconnaît

comme une innovation ? Et quel mode de gouvernance de ces innovations ?

### **Laurent OTT**

Le mode de reconnaissance... On n'est généralement pas reconnu là où on est. Nous avons des relations très difficiles avec la municipalité de Longjumeau alors que nous avons de bonnes relations avec toutes les villes qui sont autour. Au départ on pensait qu'on allait contaminer, comme un virus. Dans les faits non, ils deviennent de plus en plus résistants. Plus nous on est innovants, plus eux ils sont réac. Par contre il y a de l'essaimage, les idées continuent leur voyage. Ici à St Etienne et dans d'autres endroits elles ressortent.

A Longjumeau, on vit sur des crédits de politiques publiques, donc par définition pas renouvelables. Les collectivités ne veulent que financer des actions et pas d'actions globales. Notre mode de gouvernance c'est qu'on n'a pas les moyens d'avoir une gouvernance.

### **Josiane Reymond**

Merci à tous ceux qui ont su alimenter le débat de ce soir. Merci à Laurent OTT qui a su appuyer des concepts, donner des repères, reprendre des essentiels.

### **Le groupe «le travail social dans la crise» se rencontre tous les premiers mercredis du mois à 19h, 14 Rue Deverchère, à l'amicale laïque de Beaubrun.**

Ces rencontres sont ouvertes à tous ceux qui souhaitent poursuivre la réflexion pour une meilleure compréhension de la situation sociale, la recherche, les partages d'expériences, les tentatives, pour contribuer ensemble à construire le «travail social de demain qui sera communautaire».